



Les vautours p. 4

Serge Halimi, du *Monde diplomatique*: comment se mobilisent les médias occidentaux.



Exclusif! p. 5

Les photos et les textes inédits du spectacle bénéfique du *Couac*.



Tragique p. 8

VLB a lu les *Chroniques du Plateau Mont-Royal* de Michel Tremblay.



Le Couac

Vol. 4 • n° 2

Novembre 2000

2,75 \$

COUAC
COUAC
COUAC



COUAC
COUAC
COUAC



COUAC
COUAC
COUAC



COUAC
COUAC
COUAC



COUAC
COUAC
COUAC



COUAC
COUAC
COUAC



Heil Trudeau!

Fasciste, Pierre Elliott Trudeau? À tout le moins un peu inconscient, celui dont on vient de tenir le cadavre sous les projecteurs pour la consommation morale des multitudes.

Un exemple, parmi d'autres. En 1948, alors qu'il est étudiant à Londres, Trudeau se porte à la défense d'Adrien Arcand, ancien chef du parti fasciste au Canada emprisonné durant la guerre.

Dans un article publié le 14 février 1948 dans *Notre Temps*, une feuille ultraconservatrice, Trudeau s'en prend aux mesures d'exceptions (loi sur les mesures de guerre, tiens, tiens...) comme étant particulièrement iniques. Et il félicite Adrien Arcand d'entreprendre une lutte contre ces lois. « M. Arcand, son procureur et ses co-requérants font preuve d'un civisme éclatant en portant ces questions devant les tribunaux. Ils méritent la profonde reconnaissance de tous ceux qui attachent quelque importance à la liberté et à la justice. » Voyez-vous ça d'ici: des lois canadiennes pourries et Adrien Arcand en modèle de liberté et de justice!

Arcand fut un défenseur inconditionnel des pires excès de l'Empire britannique. Journaliste au quotidien *La Presse*, il en avait été expulsé avant de fonder des journaux antisémites comme *Le Chameau*, *Le Goglu* et *Le Miroir*. Des groupes paramilitaires furent bientôt constitués autour d'Arcand. En 1938, il devient le chef du Parti National Social Chrétien et arbore fièrement le brassard à croix gammée, partout au Canada.

Marginal, Arcand avait tout de même ses entrées auprès de l'Église catholique et du Parti Conservateur fédéral, qui finança d'ailleurs certains de ses journaux.

Pour Trudeau, « le montant des dommages réclamés [par Arcand] est fort raisonnable. C'est encore le contribuable qui paiera la note, bien sûr, mais somme toute, les citoyens sont toujours les assureurs des sinistrés de guerre. » Le fasciste Arcand « sinistré de guerre »! Il fallait y penser. Trudeau pousse même l'absurdité et le mauvais goût jusqu'à comparer l'affaire Arcand à l'affaire Dreyfus, du nom de cet officier juif de l'armée française qui avait été condamné sans raison au bagne pour « trahison », du seul fait de sa religion.

Dans ce long texte de Trudeau, qui s'étale en première page avant de couvrir en page six, pas un mot sur la personne même qu'il félicite pour ses luttes en faveur de la... liberté. Le texte s'intitule pourtant « Réflexion sur une démocratie et sa variante ».

Et c'est cet homme-là, celui d'octobre 1970, celui de la constitution imposée de 1982, celui de Castro comme d'Arcand, celui qui s'intéressait, peu de temps avant sa mort, à la « loi sur la Clarté », c'est cet homme-là qui, jusqu'à la fin de sa vie, répéta à qui voulait l'entendre que les Québécois avaient un problème avec le mot « démocratie »!

LE COUAC

LA PAIX, DES CIMETIÈRES

« DES CRIMINELS EN UNIFORME ISRAËLIEN EXÉCUTENT DES ENFANTS COMME DES LAPINS À LA FOIRE TANDIS QUE NOS BIEN-PENSANTS SE TAISENT. »

BRAVO AUX SOLDATS ISRAËLIENS

LA CIBLE ÉTAIT PETITE!



Quand l'armée israélienne assassine froidement, systématiquement et méthodiquement le peuple palestinien, où sont-ils donc tous ces vendeurs de « multi-ethnique » à la sauce Benetton, tous ces clowns « sans-frontière », tous ces précheurs de la « guerre humanitaire », tous ces saxophonistes américains des « droits humains », tous ces fascistes de « l'intervention au sol », tous ces anciens nouveaux-philosophes du « droit d'ingérence » impérialiste, toutes ces avocates suprêmement carriéristes du « nouveau droit international » du plus fort?

science frelatée quand Israël attaque des civils désarmés avec des tanks, des hélicoptères de combat, des mitrailleuses lourdes?

Mais où sont-ils donc tous ces farceurs hypocrites, quand des criminels en uniforme israélien exécutent des enfants comme des lapins à la foire?

Parlent pas fort, les grandes gueules des bons sentiments. Sont plutôt discrets.

Doivent être en train de faire griller la cellulite sur les plages du tiers-monde en confondant balles en caoutchouc, balles de golf et balles de tennis.

Mais où sont-ils donc tous ces bouffons de la bonne con-

PIERRE FALARDEAU

De notre correspondant à Ottawa Chrétien souffre-t-il d'Alzheimer?



La rumeur commence à se répandre dans la capitale fédérale: Jean Chrétien serait atteint de l'Alzheimer. Les premières manifestations de la maladie auraient poussé le premier ministre à déclencher des élections prématurées que rien ne justifie, par crainte d'une aggravation du mal qui serait visible à brève échéance.

Selon des sources qui préfèrent garder l'anonymat, certains membres de l'entourage du ministre des Finances Paul Martin auraient menacé de révéler la maladie du chef libéral. Ils en auraient été empêchés par M. Martin lui-même, tenu par les circonstances à une loyauté sans faille.

Ces bruits ne s'appuient pas seulement sur ce que de nombreux observateurs considèrent comme une précipitation suspecte. Ils sont alimentés notamment par les inexplicables gestes violents de M. Chrétien contre un journaliste du *Toronto Star* dont le comportement était tout à fait normal. Largement diffusé par la télévision et les autres médias, cet incident du 19 octobre n'a jamais eu lieu, si l'on en croit les démentis embarrassés du premier ministre.

M. Chrétien n'en est d'ailleurs pas à ses premiers accès de violence. En 1996, un militant pacifiste du nom de Bill Clennett a été empoigné à la gorge par un Jean Chrétien en colère. Le premier ministre a alors bénéficié d'une immunité qui ne repose sur aucune loi.

Autre symptôme: le chef libéral bafouille plus que jamais. En annonçant les élections, il a parlé du « gouvant » et non pas du gouvernement. Plusieurs organisateurs libéraux cherchent frénétiquement les moyens de faire diversion et de masquer le déclin de la santé de leur chef. Son entourage prend des dispositions. Ainsi, de plus en plus souvent, les réparties spontanées sont remplacées par des notes lues platement.

Les gaffes se multiplient quand même. Selon la Presse canadienne, une tournée en Ontario a semé le désarroi. Après des propos méprisants sur les travailleurs de son comté, il a semblé, dans une envolée oratoire à St. Thomas, « ne plus trop savoir où il était », rappelant sa gaffe récente à Jérusalem, et « concluant son allocution d'un « Monsieur le président » plus approprié à la Chambre des communes ».



Journa-liste

Les journalistes échangent leurs opinions sur une liste de discussion (journa-liste@CAM.ORG). Récemment, un petit malin du nom de Martin Petit s'est aventuré à émettre l'opinion que les sondages, de l'avis même des firmes qui les exécutent, servent bien souvent à donner raison à ceux qui les commandent. Imaginez que ça n'a pas fait plaisir du tout à de preux journalistes qui fréquentent cette liste. Commentaire de Mathieu Turbide, journaliste au quotidien *Le Droit* (27-10): « Si vous ne croyez pas aux sondages et que vous êtes convaincus qu'il s'agit de manipulations bien orchestrées, c'est votre droit. Mais de grâce n'en discutez pas sur cette liste, ça emmerde bien des abonnés qui y sont pour entendre parler de journalisme. » Petit s'est énervé un peu plus. Résultat: on l'a exclu de la liste de discussion. Fascinants, le monde des journalistes.

DÉJÀ NOËL EN PALESTINE:





Élections

Dans le cirque politique, nous avons déjà les équilibristes, les clowns et les trapézistes, et maintenant, avec l'Alliance, nous avons les fauves.

Reine-mère

La gouverneure générale du Canada, Adrienne Clarkson, a reçu l'Ordre du Canada à la reine mère lors de son récent voyage à Londres. Une distinction bien méritée puisque sa majesté a eu le courage, par le passé, de venir deux fois au Canada afin de voir des courses de chevaux anglais. Comme mérite, on le voit, ce n'est pas rien.

La langue du bois Tsé-tsé veut dire ?

Après l'excuse habituelle des politiciens cités hors contexte, le Très Honorable Jean Chrétien lance une nouvelle mode qui va faire fureur: qu'il dise n'importe quoi, ce n'est pas ce qu'il a voulu dire et les Canadiens sont assez intelligents pour comprendre ce qu'il a voulu dire.

Prenons quelques exemples. Quand il dit: «Je baisse les impôts», tous les Canadiens sont assez intelligents pour comprendre qu'il a voulu dire: «Vous payez deux ou trois fois plus de taxes sur l'essence». Quand il dit «oui», tous les Canadiens sont assez intelligents pour comprendre qu'en réalité il veut dire «non». Ceci me rappelle qu'il y a quelques années, après sa visite au Pape, un journaliste lui demandait quelle était son opinion sur la contraception et il avait eu cette réponse merveilleuse: «ma position n'est pas arrêtée». Mais ce n'est sûrement pas ce qu'il avait voulu dire... Notre Premier Ministre est parfaitement bilingue dans les deux langues officielles, il y a ce qu'il dit et le contraire. Ce n'est plus la langue de bois où on ne dit rien, c'est la langue sortie du bois où on dit tout... ou rien.

THOMAS DÉRY

Raymond Lavigne, député Un homme d'action

Dans sa plus récente circulaire d'auto-propagande, Raymond Lavigne, député d'arrière-banc libéral à Ottawa, fait le bilan de ses réalisations personnelles au cours de ses deux mandats à Ottawa. On apprend entre autre que: «Notre pays offre tant de possibilités. Il est travailleur, généreux, tolérant.»

À la Fête du Canada 2000 Raymond Lavigne et son équipe ont servi 3000 hot-dogs, distribué des milliers de drapeaux canadiens et d'épinglettes. Toutes les autres activités prévues ont été annulées à cause de la pluie, mais «les participants gardent un bon souvenir de la Fête».

Le comté s'appelait jusqu'à maintenant Verdun-Saint-Henri. «J'ai fait une demande de changement qui a été acceptée», écrit le brillant élu. «Dorénavant, le comté s'appellera Verdun-Saint-Henri-Saint-Paul-Pointe-Saint-Charles. Je crois que cette appellation reflète bien la situation géographique.»

Et je n'ai pas l'intention d'en rester là, bien sûr. Si je suis réellu, je m'engage à y faire ajouter les principaux axes routiers. On pourra alors parler de Verdun-St-Henri-St-Paul-Pointe-St-Charles-Notre-Dame-de-l'Église-St-Ambroise-St-Patrick-Canal-Lachine-Wellington-Pont-Champlain-Pont-Victoria-Autoroute-Bonaventure-Échangeur-Turcot, comme ça tout sera beaucoup plus clair et on pourra s'en souvenir facilement.

Quant aux hot-dogs et aux drapeaux du 1^{er} juillet, nous visons une augmentation annuelle de 10%, ce qui devrait nous permettre de dépasser les 4000 annuellement avant la fin de mon prochain mandat...

JACQUES BOUCHARD



Manifestation anti-G20 à Montréal. «On était habitué aux chiens, mais des chiens sur des chevaux, c'est du nouveau! Pas question pour autant de marcher à quatre pattes nous aussi...» Photos de Valérie Remise



COURRIER DES LECTEURS

Réplique pas bête à Michel Rioux...

J'imagine la scène. À Chicago, dans une salle aseptisée de cette multinationale de la malbouffe, une bande de cravatés et de pomponnés discutent: «Nos ventes sont en baisse en Angleterre, on se fait attaquer par les animalistes.

- Il va falloir faire quelque chose.
- Ils chialent parce que nos futurs macpoulet peuvent pas se retourner dans leur cage!
- Va falloir qu'on les agrandise...
- Es-tu fou, nos profits vont baisser!
- C'est d'la pub, les enfants vont finir par plus croire Ronald...
- Ouais, ça peut être rentable à la longue.»

Comme c'est ironique de voir un journal qui se présente comme étant «de gauche» employer le langage utilisé par les militaires pour ridiculiser les pacifistes: cœur saignant! Monsieur Rioux, sachez que tous les défenseurs des animaux ne fréquentent pas l'extrême-droite. Au contraire, ils ont été depuis plus d'un siècle à l'avant-garde des mouvements socialistes et humanitaires. Des anarchistes tels Elisée Reclus et Léon Tolstoï étaient végétariens. Les anarchistes espagnols se sont toujours élevés contre la corrida, la Société pour la prévention de la cruauté envers les enfants a été fondée par des gens de la SPCA et Gandhi con-

sidérait les droits des animaux et des hommes comme indissociables.

À propos des poules qui ne peuvent pas «jogger», vous devez savoir qu'une cage fait en moyenne 30 par 50 cm pour cinq poules. Pour étendre ses ailes, une poule a besoin de 75 cm. Pas étonnant qu'on leur coupe le bec pour qu'elles ne s'entre-tuent pas: elles deviennent folles... Il y a une différence entre pouvoir se tourner sur soi-même et faire du jogging!

On n'a pas joué une cause contre l'autre. Cela rappelle irrésistiblement le temps où l'on disait qu'il valait mieux s'occuper des droits des hommes blancs plutôt que de ceux des: femmes ou des noirs. La défense des syndiqués n'exclut pas celle des animaux. Et à propos de «la: Bardot», sachez qu'elle n'a pas fondé le mouvement des droits des animaux. C'est Marguerite Yourcenar qui l'a poussée à s'impliquer, sachant qu'il fallait une figure publique pour faire passer le message. Et qu'est-ce qu'elle disait déjà, la vieille Margot? «La protection de l'animal, c'est au fond le même combat que la protection de l'homme.»

Isabel Thibault-Harrison,
Michelle Montminy,
Sébastien Munyampundu,
La Pocatière

... Et réponse de Rioux

Mes racines franciscaines, que je cultive toujours après plus de 40 ans de fréquentation, m'ont appris au contact de François

d'Assise, qui faisait un détour pour sauver de l'écrasement le plus humble des vers de terre, qu'il fallait respecter toute vie. Fort bien. Je réclame donc pour les jeunes de 17-18 ans qui se morfondent dans les McDos, la même attention qu'on a récemment décidé d'accorder aux poules en haut lieu. François d'Assise faisait de même pour les gars et filles qui travaillaient pour presque rien à la pizzeria du coin, en Ombrie, au début du XII^e siècle.

M.R

Société Radio-Tralala...

Le 31 octobre, aux nouvelles télé du midi de la SRC, l'animateur Pierre Craig annonçait avec un enthousiasme égal et déconcertant la diffusion de deux reportages saisissants. L'un au «Montréal ce soir» de 18 heures: «La pauvreté des enfants à Montréal». L'autre, après la pause commerciale: «La misère de ceux qui perdent leurs cheveux»... et qui ont donc moins de chances de se trouver un emploi. Watatatow...

Michel Bédard,
Montréal.

Écrivez-nous !

Le Couac publie les commentaires de ses lecteurs. Les textes doivent être courts. Nous apprécions (beaucoup) les disquettes. Pour nous rejoindre, le courrier demeure une bonne façon: Le Couac, 2124 rue Laurier Est, Montréal, H2H 1B9. Télécopieur: (514) 521-5599. Vous pouvez aussi envoyer vos textes à: jfncouac@sympatico.ca

Le Couac

2124, av. Laurier Est,
Montréal, Québec, H2H 1B9
Téléphone : (514) 521-5499
Télécopieur : (514) 521-5599



Fondateurs : Pierre de Bellefeuille et Jean-François Nadeau
Rédacteur en chef : Jean-François Nadeau
Rédacteur en tout : François Patenaude
Collaborateurs : Gilles Archambault, Normand Baillargeon, Stéphane Batigne, Victor-Lévy Beaulieu, Pierre de Bellefeuille, Michel Bernard, Marco de Blois, Jacques Bouchard, Philippe Chénier, Thierry Discepolo, Bruno Dubuc, Francis Dupuis-Déri, Pierre Falardeau, Marie-Eve Lamy, Marie Mazalto, Gabriel Pelletier, François Patenaude, Martin Petit, Aude Ribis, Michel Rioux, Pierre Vadeboncoeur, Nadine Vincent, Thomas Déri
Illustrations : Charb, Filio, Luc Giard, Luz, Riss, Tignous, Richard Suicide.
Photographies : Isabelle Clément, Valérie Remise
Graphisme : Marguerite Binette

Nous remercions *Charlie Hebdo* et *La Vache folle* pour leur collaboration.

Abonnement et publicité : François Patenaude au (514) 287-9467

ISSN 1480-2074 • N° de publication (Poste Canada) 1213369
Imprimé au Québec

► PLOGUES

Y a-t-il un anar dans la salle?

La Librairie Olivieri organise une discussion publique sur l'anarchisme à l'occasion de la parution du nouveau numéro de la revue *Argument* qui comprend un débat autour du livre *L'Anarchisme* signé par le couaquiste Normand Baillargeon. Participeront à la soirée Christian Brouillard (de l'équipe du journal *Rebelles*), Marie-Eve Lamy (couaquiste et membre des éditions Écosociété et des Editions-Diffusion L'Aide mutuelle (EDAM) et Jean-Marc Pottie (professeur de science politique à l'UQAM et auteur de livres sur Lénine, Gramsci et sur les grands penseurs politiques du monde occidental). La soirée sera animée par le couaquiste Francis Dupuis-Déri. Date & heure: jeudi 9 novembre à 19h30. Lieu: librairie Olivieri — 5219 Côte-des-Neiges (Montréal, métro Côte-des-Neiges). Pour plus d'info, téléphoner à la librairie Olivieri: 739-3639.

Richard Suicide

Le dessinateur du Couac Richard «Suicide» Beaulieu signale à tous qu'une exposition de peintures et un lancement pour l'album du 950 ml. COMIX. Le lancement aura lieu le 21 novembre, au Cheval blanc (809, rue Ontario Est, à Montréal) à compter de 19 heures.

POUR S'ABONNER

Par téléphone : (514) 274-5468 • (800) 361-1431
Par la poste: Rowecom Canada
2155, RUE GUY, # 950 MONTRÉAL (Québec) H3H 2R9

- Abonnement d'un an: 26\$ + taxes = 29,91\$
- Abonnement de deux ans: 46\$ + taxes = 52,91\$
- Abonnement institutionnel et de soutien: 50\$ + taxes = 57,51\$
- Abonnement de groupe d'un an (10 copies par parution): 200\$ + taxes = 230,08\$
- Abonnement d'un an à l'étranger: 42\$

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____ Téléphone _____

Courriel _____



Qu'est-ce qu'on mange? McMerde

Encore une tentative de syndicalisation chez McDo l'été dernier. En août, la CSN déposait une demande en accréditation pour le McDo situé au 1224 de la rue Peel à Montréal. Certaines personnes en rigolent probablement encore, telle Lysiane Gagnon qui, dans *La Presse* du 18 juillet, y allait de ce commentaire édifiant: «À leur âge, en tout cas, j'aurais préféré servir des hamburgers dans un McDo que de travailler dans un hôtel comme femme de chambre, même syndiquée.»

Avouons que les syndicats, dans l'interminable affaire McDo, ne sont pas toujours propres-propres... Dans le documentaire *Un syndicat avec ça?*, de Magnus Isacson, on découvre ainsi que les employés du McDo de Saint-Hubert qui avaient voulu se syndiquer voilà quelques années n'auraient peut-être pas dû faire confiance aux Teamsters, des syndicalistes directement actionnaires de McDo via leurs fonds de pension...

Mais une certaine prudence envers les syndicats signifie-t-elle qu'il faille louer McDo comme le fait Lysiane Gagnon? Dans une entrevue accordée au *Devoir* (13-08) par les aspirants syndicalistes du McDo de la rue Peel, on apprend que le nettoyage des cuisines des McDo se fait avec un acide plutôt corrosif. Cette pratique est confirmée par Claude Girard, ancien cuisinier de rondelles de caoutchouc devenu cuisinier dans un vrai restaurant après avoir complété trois ans d'études à l'Institut d'Hôtellerie du Québec. Claude a travaillé plusieurs années pour McDo. Il a vu un de ses collègues se brûler à un œil en nettoyant les cuisines. «Maintenant, je lave ma cuisine au savon et à l'eau chaude», précise-t-il, ajoutant: «Il faut avouer que les cuisines de McDo sont hyper-propres, mais on ne me fera pas croire que l'acide n'affecte pas la nourriture. Je me rappelle que, certains matins, mes œufs McMuffin devenaient verts...» Est-ce l'acide ou la fraîcheur du produit qui est en cause?

Pour Claude Girard, McDo, «c'est comme l'armée. Ou pire: une secte. On y subit un véritable lavage de cerveau. Pour que cette industrie soit rentable, il faut que les employés soient aliénés.

Le rythme ne permet pas de s'arrêter pour réfléchir, l'équipe est extrêmement hiérarchisée, on décerne le "prix" de l'employé du mois et on organise des activités de groupe pour renforcer l'esprit d'équipe. Résultat: les gens viennent travailler même quand ils sont malades.» Il ajoute: «Pour te dire à quel point ça ressemble à une secte, on avait une cinquantaine de cassettes-vidéo qui servaient à notre entraînement. Une cassette McPoulet, une cassette BigMac, etc. On te dit comment préparer la bouffe, mais jamais ce qu'il y a dedans...»

Catherine D., qui a travaillé 8 mois chez McDo, se souvient elle aussi de ces cassettes-vidéo: «Il y avait même une cassette qui nous expliquait l'histoire du fondateur de McDo...»

Le pire, pour Claude, ce n'est finalement pas les conditions de travail, mais «la propagande McDo, principalement axée vers les enfants et les adolescents. Ils sont en plein développement et on les conditionne à manger de la merde.

Les frites, par exemple. Dans n'importe quel restaurant qui se respecte, les frites sont cuites dans de l'huile végétale. Chez McDo, comme dans les autres fast-food, on utilise le gras de bœuf, du suif. C'est dégueulasse.» Pour Catherine D., «c'est sans doute les croquettes au poulet — les McChicken — qui sont le moins recommandables. C'est non seulement du poulet, blanc et brun, mais aussi de la peau et tout ce qui est croquant... Ça passe dans un "blender" pour être ensuite recouvert de chapelure.»

Et ailleurs? «Il faut dire que chez Burger King, c'est encore pire puisque tout y passe par le micro-onde», note Claude. «Si on devait faire une liste des chaînes de fast-food, Harveys arriverait en tête pour la "qualité", suivit de McDo et de Burger King.» Claude Girard conclut, en se remémorant son expérience: «Le matraquage publicitaire des chaînes de fast-food est si puissant et nous frappe si jeune qu'on en vient à saliver à l'idée d'aller manger dans un fast-food. Les gens ont été conditionnés à se foutre de ce qu'ils mangent.»

Bon appétit.

FRANCIS DUPUIS-DÉRI



LE REGARD OBLIQUE

Hurler avec les loups

Il fallait s'y attendre, la mort de Pierre Elliott Trudeau a été saluée unanimement. Ou presque. Dans quel journal, à quelle antenne de télévision ou de radio aurait-on émis quelque bémol? Puisque de bien entendu il fallait louer l'homme.

Rien de surprenant. À peine remis de l'affaire Maurice Richard — le héros de tout un peuple, etc. — on nous assénait la grandeur supposée d'un politique qui passerait à l'Histoire et que l'on rangeait d'office dans les grandes figures qui ont marqué le vingtième siècle.

À peine a-t-on mentionné les échecs qui furent nombreux, les approximations coûteuses et surtout le mépris envers la majorité de la population québécoise qu'il a toujours manifesté. Comme si ce n'était pas suffisant, on a cherché à vanter les qualités dites humaines de l'individu. C'était à qui pouvait se vanter d'avoir déjeuné avec lui ou d'avoir été au bal en sa compagnie.

« Voyait-on une poignée de badauds désœuvrés se recueillir devant sa maison, on en concluait que Montréal était en deuil. Hyperbole, quand tu nous tiens ! »

Voyait-on une poignée de badauds désœuvrés se recueillir (sic) devant sa maison, on en concluait que Montréal était en deuil. Hyperbole, quand tu nous tiens! Émission spéciale sur émission spéciale, cahier commémoratif, ce qu'on a pu se faire rappeler les faits et gestes d'un zigou qui, à les entendre, était un pourfendeur de toutes les tyrannies.

Pour finir, Castro quittait même son île en ultime hommage. Clinton et Bush (père et fils) ne se sont pas montrés, ni Jean-Paul II représenté par Monseigneur Turcotte, dont le sermon fera peut-être partie de ses œuvres complètes.

Des libertés suspendues il y a trente ans, il ne fut pas tellement question. On se contente de montrer quelques poseurs de bombes dont il était clair qu'ils avaient eux attaqué les libertés démocratiques. Après avoir tiré profit à qui mieux mieux en temps utile du prétendu play-boy qu'était ce Trudeau-là, on s'est empressé de dire que vraiment il n'en était pas un, qu'il était sérieux, bon père de famille. Et quoi à part ça? Bon cuisinier, amateur de poutine, habile au curling et au paquet voleur?

De toute manière, il y avait longtemps qu'on n'était plus à l'écoute, qu'on n'était plus spectateur, qu'on ne tournait plus les pages.

Ont-ils tous (les grands hommes) ce regard dur et cet air de tout savoir sans même sentir le besoin d'ouvrir des livres? Un grand homme, celui-là? Il ne m'en a pas convaincu. Moi non plus.

GILLES ARCHAMBAULT



Le secrétaire-général de l'OCDE parle Donald J. Johnson par lui-même...

Je suis bête et méchant, mais plein de bonne volonté, amis lecteurs, aidez-moi. Il y a les cordonniers mal chaussés, les curés paillards et les donneurs de leçons économiques aux mains percées. Je l'avoue, je suis incapable de gérer l'OCDE, dont je suis le secrétaire général. Certes, Camdessus non plus ne savait même pas combien d'argent contenaient ses caisses, mais ça ne console pas.

Le *Financial Times* a déclaré «qu'il était impossible d'avoir une idée précise de la santé financière de l'OCDE, de ses disponibilités et de sa solvabilité». J'approuve. Je lis le *Financial Times*. Je l'aime. J'y puise mes références économiques. Puis je dis à l'OCDE de mouliner un papier pour le *Financial Times*, et le *Financial Times* reprend les idées de l'OCDE, c'est-à-dire les siennes en plus simple. C'est ça, l'analyse économique.

Par exemple, mon second à l'emploi, John Martin, a déclaré en soutenant le PARE: «Il faut un équilibre entre la carotte et le bâton.» (*Les Échos*, 21-06-00) C'est la plus grande loi économique que je connaisse. Un coup de pied au cul, quelques miettes, et le prolétaire est content.

Donc, j'ai soixante-quatre ans, je suis canadien, ancien ministre de Trudeau et je crois en Dieu et au marché. Je suis avocat, n'ai aucune formation économique, car, on ne le répètera jamais assez, l'économie, c'est simplissime: la flexibilité, la souplesse, «ne pas accabler les entreprises du

fardeau social», comme je l'ai dit au journal des *Échos*. La libre circulation, le commerce, la vie quoi! Le social est un fardeau. Le travailleur pèse. Il faut dégraisser. Moi, je fais un régime.

À part ça, je démarche inlassablement les gouvernants et les hommes politiques pour leur chanter les vertus du libéralisme. Mes 700 économistes moulinent de la statistique prolibérale démontrant que les profits créent des emplois et que la précarité est bonne pour les salariés.

Le Château de la Muette en France, siège de mes bureaux, contient 4000 bouteilles de bordeaux. Comment faire passer la pilule libérale sans ça?

Non, je ne suis pas le mauvais gars. Je veux le bonheur humain. L'AMI, l'Accord multilatéral pour l'investissement, torpillé par les communistes et les collectivistes, tout le pouvoir aux multinationales, tous les devoirs aux États, c'était pour le bien de l'humanité! Comment l'humanité ne peut-elle comprendre que le marché veut son bonheur? L'humanité serait-elle si sottée? L'autre jour, j'ai croisé un clochard. «Encore une victime des ennemis du marché», ai-je songé, muettement, en rentrant dans mon beau Château de la Muette. «Muettement...» «La Muette»... drôle, non?

ONCLE BERNARD
(Charlie Hebdo)



Tasse-toi, mon oncle



Jacques Godbout, écrivain-éditeur-polémiste-philosophe-cuisinier-et-pêcheur-à-la-mouche, a assisté à l'inauguration du monument à son mononcle Adélard, ancien ministre du très corrompu et très libéral gouvernement d'Alexandre Taschereau. Une belle place pour faire chier les pigeons! Pas sur le mononcle, sur le cinéaste-historien-journaliste-briqueleur-plombier-philatéliste-coureur-de-fond-marin-d'eau-douce et têteux-de-gouverneur-général-de-gauche.

PIERRE FALARDEAU

PIERRE E. TRUDEAU 1919-2000



Hommage à Trudeau

La Société canadienne du cancer est heureuse d'annoncer à la population canadienne que le cancer de la prostate sera officiellement rebaptisé Cancer Pierre-Elliott-Trudeau, en l'honneur de l'ancien premier ministre du Canada. Une proposition en ce sens sera soumise à l'Organisation mondiale de la santé afin de faire adopter officiellement cette dénomination par l'ensemble des pays membres de l'ONU.

LES VAUTOURS DE TIMISOARA

«AVANT LA GUERRE DU GOLFE, AVANT LE KOSOVO, UNE AUTRE "JUSTE CAUSE" AVAIT MOBILISÉ LES MÉDIAS OCCIDENTAUX.»

C'était il y a un peu plus de dix ans, quelques jours avant Noël. L'actualité était à l'époque occupée par deux événements de politique internationale. À Panama, l'armée américaine intervenait pour expatrier manu militari avant de le juger à Miami le chef de l'État panaméen, Manuel Noriega, un ancien agent de la CIA qui avait cessé d'être utile à George Bush, lui-même ancien directeur de la CIA devenu président des États-Unis.

Cette opération de police internationale fut présentée par la plupart des grands médias comme une promenade de campagne.

On apprendrait plus tard qu'elle avait fait près de 2000 morts.

Suce-moi, Dracula!

C'était il y a un peu plus de dix ans, quelques jours avant Noël. En Roumanie, une dictature s'écroulait devant les caméras. On parla beaucoup de sang. En France, TF1 expliqua: «Ceausescu, atteint de leucémie, aurait eu besoin de changer son sang tous les mois. Des jeunes gens vidés de leur sang auraient été découverts dans la forêt des Carpates. Ceausescu vampire? Comment y croire? La rumeur avait annoncé les charniers. On les a trouvés à Timisoara. Et ce ne sont pas les derniers! » L'Événement du jeudi titra: «Dracula était communiste.» (28/12/1989)

On parla de «génocide», de «charniers», de «massacres», de «femmes enceintes éventrées», de «tortures», de «corps brûlés dans un crématorium». On évoqua ces «chauffeurs de camions qui transportaient des mètres cubes de corps, qui étaient abattus d'une balle dans la nuque par la police secrète pour éliminer tout témoin». On parla de 70 000 morts en quelques jours. Sur TF1, Gérard Carreyrou lança un appel à la formation de brigades internationales prêtes à «Mourir à Bucarest». Il ne dit pas s'il aurait été volontaire. Mais on devina que non.

On parla de Timisoara. Timisoara, 350 000 habitants. Ville martyre. Le 23 décembre 1989, on chiffrait à plus de 10 000 morts le nombre des victimes de la Securitate, la police du régime. Selon l'envoyé spécial d'El Pais, «À Timisoara, l'armée a découvert des chambres de torture où, systématiquement, on défigurait à l'acide les visages des dissidents et des leaders ouvriers pour éviter que leurs cadavres ne soient identifiés». On découvrit un charnier gigantesque. D'ailleurs, à titre d'exemple, mais seulement à titre d'exemple, on exposa devant les caméras dix-neuf corps, côte à côte, plus ou moins décomposés. Dont celui d'un bébé posé sur le cadavre d'une femme, qu'on imaginait être sa maman. Tous extraits d'une fosse commune. Le 22 décembre, les agences hongroise, est-allemande et yougoslave, qui seront reprises par l'AFP à 18h54, parlaient de 4 632 cadavres de victimes des émeutes des 17 et 19 décembre, «soit par balles soit par baïonnette» (Tanjung), de 7614 manifestants fusillés par la Securitate. Un chapeau du quotidien Le Monde annonçait 4000 à 5000 morts.

Sur «la Cinq», Guillaume Durant donna le chiffre de 4630 corps comme un «bilan tristement officiel». Sur France Inter, le corre-

spondant de la station annonça à son tour comme une certitude avérée la découverte de 4630 cadavres à Timisoara. Derrière lui, en plateau, le commentateur reprit: «4630 cadavres, vous avez bien entendu, dans une seule fosse commune!» À quatre reprises au cours de ce journal, le chiffre de 4630 cadavres fut cité sans que nulle source ne fût jamais indiquée. Dans



Libération (23-12-89), un titre sur deux pages fit état des 4 630 cadavres; il était accompagné d'un éditorial de Serge July titré «Boucherie». On lisait: «Timisoara libérée découvre un charnier. Des milliers de corps nus tout juste exhumés, terreux et mutilés, prix insupportable de son insurrection». Le rédacteur en chef, Dominique Pouchin, expliqua: «Tout nous laissait penser, y compris les images qui arrivaient, que l'info était vraie». (Libération, 4/04/90) Le Monde félicita La Cinq d'avoir «révélé l'horrible charnier des victimes des manifestations du dimanche [précédent]».

Ivre morte

Le bilan officiel des victimes pour toute la Roumanie est de 689 morts, pas 70 000. À Timisoara, il y aurait eu entre 90 et 147 victimes, pas 12 000. Et, comme le remarqua Jean-Claude Guillebaud, «90 morts dans une ville de province c'est beaucoup». La maman présumée avait succombé à une cirrhose du foie le 8 novembre 1989. La petite fille, qui n'était pas sa fille, avait péri de la mort subite du nourrisson. On avait déterré leurs corps de la fosse commune.

À Panama, il y avait eu 2000 morts, civils pour la plupart, soit trois fois plus de victimes qu'en Roumanie. Personne n'avait cependant parlé de «génocide panaméen» ou de «charnier». On s'était même amusé des techniques de l'armée américaine qui, pendant des jours entiers, essaya de déloger Manuel Noriega du bâtiment consulaire où il était réfugié en jouant au volume maximum la musique qu'il détestait le plus. Tant d'humanité... Mais comme il est dur, dans ce métier, de faire son autocritique. Trois mois après l'imposture de Timisoara, Guillaume Durand prétendait encore: «Le bilan est satisfaisant professionnellement. Si les éditeurs assis dans leurs fauteuils cherchent la bagarre, ils vont l'avoir.» Un an après la guerre du Kosovo, Jacques Julliard a l'audace de se montrer tout aussi offensif: «Nous n'avons que faire, je le dis hautement, de ces réquisitoires de procureurs et de pions; de ces tonitruants discours de tranche-montagne, entrecoupés de gémissements de tous les déçus de l'Histoire. Nous sommes de bonne volonté. Mais si l'on nous cherche, on nous trouvera».

SERGE HALIMI
(La Vache folle, N° 27)

1. Cité par Jean-Claude Guillebaud, «Roumanie: qui a menti?», Le Nouvel Observateur, 5-04-2000
2. Cité par Ignaciot Ramonet, «Télévision nécrophile», Le Monde diplomatique, mars 1990.
3. Le Monde, 24-12-89
4. Libération, 4-04-90
5. L'Événement du jeudi, 15-03-1990
6. Le Nouvel Observateur, 20-04-2000

Humour juif

«La balle est dans le camp des palestiniens.», affirme Henri Hadjenberg, président du Conseil Représentatif des Institutions Juives de France. (Libération, 04-10)

Les balles, Henri, les balles.



Troupes américaines au Salvador

Selon Gary MacEoin, «envoyé spécial» du National Catholic Reporter (Kansas City), les forces armées américaines auraient réinvesti le Salvador, malgré les Accords de paix de 1992.

Ni la presse ni le parlement salvadorien n'en a été informé au préalable.

En mars dernier, le gouvernement salvadorien aurait permis aux militaires américains de mener d'importantes opérations de chasse aux trafiquants de drogues.

Les troupes utilisent Comalapa, principal aéroport du Salvador, comme base de leurs activités.

Depuis la fin, en 1999, de la présence US au canal de Panama, les principales bases américaines de l'hémisphère sud sont maintenant situées en Floride et à Puerto Rico. Des centres d'opérations et de transit sont utilisés sur les îles d'Aruba et Curaçao au large du Venezuela, dans les Antilles néerlandaises, et sur la base de Manta, en Équateur.

Ces bases sont toutes contrôlées par l'US Air Force. Comalapa, cependant, le sera par les marines américains. Des constructions, estimées par la presse locale à 10,4 millions \$ ont déjà commencé. Des avions effectuent déjà des vols de surveillance.

Les soldats américains pourront porter leurs uniformes et leurs armes partout. Et il n'y a aucune restriction de prévue sur le nombre de militaires US ou sur le type d'armement qu'ils utiliseront.

L'Opposition a dénoncé cet accord comme une violation de la Constitution du pays et des accords de paix qui avaient mis fin à une longue guerre civile.

Au Salvador, l'armée américaine avait déjà la tâche de former la police nationale...

La présence américaine au Salvador ne date pas d'hier. L'ARENA, le parti de droite qui est au pouvoir grâce à une coalition, a d'ailleurs vu ses activités soutenues par le gouvernement américain durant la guerre civile...

P.C.

Monaco Rien ne va plus au Rocher!

Selon la revue à potins française VSD*, le Prince Rainier a décidé de déshériter sa fille cadette, la princesse rebelle Stéphanie. Le Prince Rainier expliquait qu'il voulait la protéger d'elle-même parce que la princesse avait de mauvaises fréquentations.

Pendant ce temps, dans L'Express (7-09-00), on citait un rapport faisant état de la France comme participante au blanchiment d'argent. Le même article accrochait Monaco au passage, la principauté ayant aussi des pratiques «douteuses» à ce sujet.

La France reproche donc à la principauté d'être laxiste en matière de blanchiment d'argent et lui recommande de remettre de l'ordre dans ses affaires.

Alors, qui donc a de mauvaises fréquentations? Le prince, la princesse ou la France?

FRANÇOISE MOULIN



Nouveau journal critique français Premier numéro d'un journal qui mord

Comme le nom de Pour lire pas lu l'indique, vous ne lirez dans ce nouveau mensuel français que ce que vous ne pourrez lire ailleurs. À commencer par le dossier du mois, qui annonce la fin du Monde. Car «le cœur de l'idéologie dominante bat dans les colonnes du Monde comme sur les ondes de TF1: créé en 1944 pour équilibrer le pouvoir de l'argent et des trusts, Le Monde rêve à présent d'être coté en Bourse. Multipliant depuis cinq ans ses liens de servitude financière avec les plus grands groupes capitalistes français (Bouygues, Lagardère, Vivendi, Pinault) le journal "citoyen" ne cherche plus qu'à dissimuler la frénésie marchande qui l'a saisi. Plus que le respect, c'est la peur qui protège Le Monde...» Le premier numéro de PLPL qui vient de paraître propose les «aventures d'un analphabète mondain», Bernard-Henri Lévy. «Éditorialiste associé au Monde, BHL est aussi un grand reporter. Il a d'abord livré une analyse pointue de la situation en Algérie (4 pages les 8-9/01/98), détaillé la vie quotidienne d'un combattant en Afghanistan (2 pages le 13/10/98), rapporté d'Autriche ses commentaires de philosophe (2 pages le 2/03/00), et rappelé que l'Allemagne est peuplée d'Allemands (4 pages les 5-6/02/99). Le 14 octobre, changement de lettre: ce fut au tour de la Bosnie (2 pages). Albanie, Angola et Argentine ont aussitôt exprimé leur soulagement. Belgique, Brésil et Botswana s'apprentent à fermer leurs frontières. Et les Québécois pensent à réélire Jean Chrétien.

Abonnement à PLPL: 100 F pour 10 numéros
Abonnement de soutien à partir de 1 000 F.
Règlement à l'ordre de PLPL adressé à PLPL, BP 114, F-30010 Nîmes CEDEX 4
Email <redaction@plpl.org>
Internet <www.plpl.org>

MAC' DO ET LE TRAVAIL DES ENFANTS DU TIERS-MONDE:

PENSEZ-Y BIEN, C'EST QUOI LE PIRE, PAYER DES ENFANTS 25 CENTS PAR JOUR...



...OU LEUR FAIRE AVALER NOTRE BOUFFE POUR 10\$ PAR JOUR?

Filiooo



Spectacle bénéfique pour Un drôle d'oiseau Le Couac



Evan Brown, l'entarteur de Jean Chrétien était de la fête. Il a fait rire tout le monde, en anglais.

depuis des années et baisse sans arrêt par rapport à l'inflation.

Mais j'ajoute que c'est le message que ça envoie qui ne va pas. Vous y auriez pensé, vous, à ça? Les gens peuvent travailler pour être pauvre, il faut que ça reste comme ça à cause du message que ça risque d'envoyer. «Ça donne l'impression qu'on cherche à satisfaire les sociaux-démocrates du gouvernement» que j'écris, sans rire.

Et quel message cela envoie aux investisseurs, je vous le demande, que j'ajoute.

Le salaire minimum, j'y reviens encore le mois dernier. Je suggère de le mettre à 6,25\$. Un chiffre, comme ça. Que le gouvernement se concentre sur ce qu'il fait de mieux, voilà ce que je dis. Ce qu'il fait de mieux c'est: socialiser les risques et les coûts; pelleter des subventions dans les gueules grandes ouvertes des entreprises. Dans celle de M. Paul Desmarais, surtout. Et qu'on privatise la santé et qu'on n'en parle plus. [...] Je comprends que ce soir vous ayez tenu à me remercier.

Justifier l'injustifiable, faire admettre l'inadmissible: ça vaut bien un prix, non?»

ébranle. Pour l'occasion, Bell nous remet des épinglettes et, dans certains cas, des cadeaux, selon l'ancienneté, en guise d'appréciation.

Un vote se tient: rejet massif des offres de la compagnie. Avant Noël, la compagnie avise les agents négociateurs que, au retour des vacances, elle fera des offres que nous ne pourrions pas refuser. Le 11 janvier 1999, nos cadres du premier échelon nous annoncent notre vente à une compagnie américaine, Global Excell Services. Bell entend y être actionnaire majoritaire pendant les deux premières années. Vendues comme du bétail, vendues sans remord, avec perte d'ancienneté, des avantages sociaux, des vacances... Renversant de la part d'une compagnie dont les profits ne cessent d'augmenter et dont le p.d.g., Jean Monty, touche un salaire annuel d'environ 26 millions. Une lutte s'engage. [...] Des 800 que nous étions au Québec, Bell consent à en garder environ 300 à son emploi jusqu'en 2003. Les autres devront décider entre une retraite anticipée, des primes de départ «volontaire» ou aller travailler chez Nordia, compagnie formée par l'alliance Bell et Global Excell Services. Nordia offre des garanties de plein salaire la première année, un demi-salaire la seconde année et ensuite 10\$ de l'heure, rien de plus. [...] Et Nordia a eu le culot de solliciter des subventions pour la création d'emplois! [...]

En mai 2000, Bell nous a avisé de son intention d'automatiser l'interurbain, le «0». Ceci implique d'autres mises à pied, mais dans le but, disent-ils, d'assurer un meilleur service au client... Ce système de réponse vocale automatisée sera mis à l'essai dans la région de Québec du 20 novembre au 11 décembre. [...] Je termine en sollicitant votre appui car je ne suis pas convaincue que la mécanisation est une garantie d'un meilleur service. Il en va de mon intérêt et du vôtre.»

Les entartistes de Stéphane Dion, Messieurs Benoit Foisy et Patrick Robert ont accepté quant à eux le prix du «politicien de l'année» au nom de leur plus célèbre tarte, le libéral Stéphane Dion. Stéphane! La soupe au lait de l'humour à la crème! Un homme éclairé, un chevalier de la démocratie, un homme qui a eu le courage de créer la loi C-20 sur la clarté.

Dans la catégorie «patron de l'année», Charles Sirois, ancien pdg de Téléglobe et propriétaire de plusieurs entreprises des communications, s'est attiré l'attention bienveillante de son journal préféré. Parmi ses réalisations, Le Couac a noté que c'est à lui que Jean Charest avait demandé de recruter des candidats provenant du milieu des affaires lors des dernières élections provinciales. Charles a aussi publié un livre fascinant, Passage obligé, passeport pour l'ère nouvelle, un livre où il nous livre sa vision du monde: «L'entreprise est un écosystème sous l'influence d'un manipulateur génétique. Si, par exemple, une entreprise se déguisait en organisme vivant, l'employé s'habillerait en cellule, le service en organe, la division en système, et le chef en cerveau. Le système immunitaire fonctionne lorsque les codes génétiques qui forment l'encadrement sont clairs et assumés par l'ensemble des employés. Les déviants sont repérés. Ou bien ils corrigent leur tir ou leur façon d'agir ou bien ils ne cadrent plus dans l'ensemble et sont rejetés». Que de belles paroles. Michel Chartrand, qui devait accepté le prix au nom du lauréat, ne s'est pas présenté, trop éceuré sans doute par le personnage.

LE COUAC



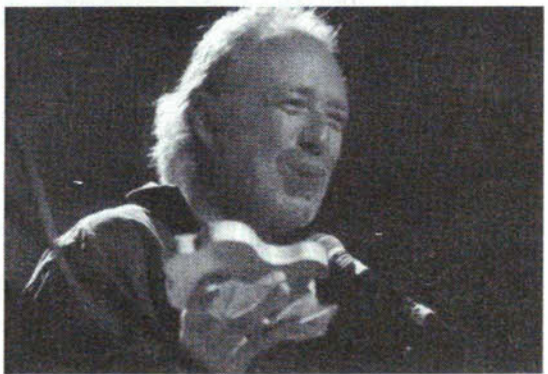
Les comédiens Anick Bergeron et Denis Trudel, les distingués animateurs de la soirée.



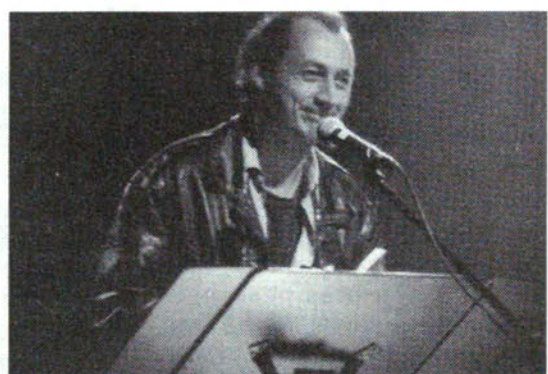
François Patenaude, canard à tout faire (et un peu plus) a rédigé les textes de la soirée.



Normand Baillargeon au nom d'Alain Dubuc de La Presse: «Justifier l'injustifiable, faire admettre l'inadmissible: ça vaut bien un prix, non?»



Pierre Falardeau: «Même Léa Pool pense que ses films vont être plus intéressants si elle les tourne en anglais!»



Luc Picard a lu des poèmes de Gérard Godin.



Rock Larue avec Mononc' Serge, à qui l'on doit la présence des musiciens au spectacle.



Le démon, le diable, satan, belzébuth... raconté par Michel Faubert.

Le 24 octobre, à l'occasion de sa soirée «troisième anniversaire», Le Couac a remis ses prix prestigieux à des personnalités

Photos: Isabelle Clément

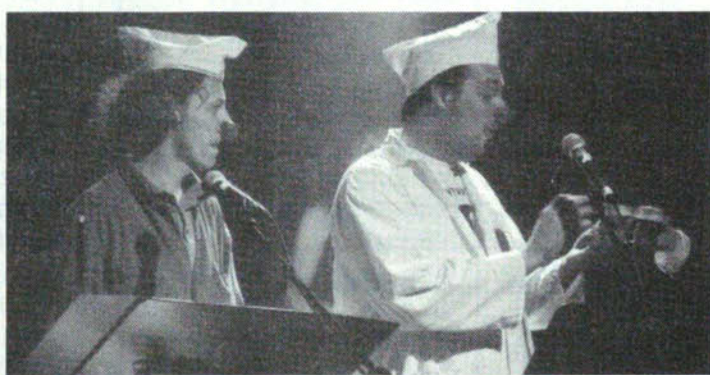
Le prix du «Canadien de l'année» a été remis à Denis Arcand pour l'étonnante continuité qui caractérise son œuvre. De plus, il est allé à Cannes! Il nous a représenté t'à-étranger! Et même lorsqu'il est au coton ou qu'il traverse un joyeux calvaire, il a tant fait pour le cinéma, surtout depuis qu'il tourne ses films en anglais, qu'il mérite la gloire et le Stardom. En l'absence du lauréat, trop occupé avec ses investisseurs canadiens, c'est Pierre Falardeau qui a accepté le trophée, visiblement ému.

Dans la catégorie «éditorialiste de l'année», le prix a été décerné à M. Alain Dubuc, éditorialiste à La Presse, (rue St-Jacques, à Montréal). Ne pouvant être là pour recevoir son prix, c'est notre ami Normand Baillargeon qui a accepté le prix en son nom. Il nous a lu quelques mots qui auraient peut-être pu sortir de la bouche du lauréat. En voici quelques extraits: «En 1998, on monte le salaire minimum de 10 cents. Intolérable. J'interviens. J'admets que ça n'aura pas d'incidence sur l'économie. Et même moi, je sais bien que le salaire minimum est scandaleusement bas

Dans la catégorie «entreprise de l'année», c'est Bell qui s'est méritée les palmes du Couac pour avoir congédié ses téléphonistes. Ça peut paraître barbare, mais les congédiements, c'est bon pour l'économie. Et si c'est bon pour l'économie, ça rend la société plus... Bell. De toutes façons, les téléphonistes peuvent se valoriser en se disant qu'elles ont contribué au succès de Bell. Après tout, c'est un peu grâce à elles si BCE, la maison mère de Bell, a réalisé des profits de 5,4 milliards de dollars en 1999.

Le président de BCE, M. Jean Monty ne pouvant être là pour recevoir son prix prestigieux, c'est M^{me} Lise Pecllet, téléphoniste chez Bell, qui a accepté le prix en son nom. Voici un extrait du texte qu'elle a lu pour l'occasion: «Je suis très heureuse qu'un tel prix soit décerné à Bell car à mon avis c'est une entreprise qui le mérite bien. Bell s'est distingué et s'illustre toujours par son manque de respect et de reconnaissance à l'égard de celles qui, pendant des années, ont contribué à l'ennoblissement de son image et à l'accroissement de ses profits. Des études l'ont démontré: nous sommes rentables. [...] J'aimerais vous relater les principaux évènements survenus ces deux dernières années afin que vous saisissiez mieux notre situation. Automne 1998. Fin de la convention collective. Début des négociations. Entre-temps, Bell demande à ses employés de participer à un sondage afin d'améliorer l'ambiance de travail... Que voulez-vous, les restructurations, ça

justifie l'injustifiable, faire admettre l'inadmissible: ça vaut bien un prix, non?»



Les entartistes Benoit Foisy et Patrick Robert, heureux de rendre service à Stéphane Dion en acceptant son prix.

TÉ-SHIRTE Le Couac



Un cadeau idéal
Surtout si vous allez dans le sud...
Tailles: médium, large

Envoyez un chèque de 15 \$ + 3\$ pour les frais de poste à l'adresse du journal. Quantité limitée.

La Presse veut sortir la gauche du « spectaculaire ». Une chance qu'on l'a pour nous dire quoi faire !

Mario Roy de *La Presse* à Desmarais a pondé, le 21 octobre, un petit éditorial tordu : « Pour sortir la gauche du spectaculaire ». Il écrit : « La télé-série Chartrand et Simone a mis en évidence une formidable parabole du drame de la gauche telle qu'elle se présente aujourd'hui : un folklore attrayant, mais une réalité imbuvable ». Il oppose ce succès à « l'à peine 20% » des votes obtenus par Chartrand contre Bouchard dans Jonquière. La sincérité de Roy pour la gauche aurait été plus évidente s'il avait justement utilisé l'exemplarité de ce cas pour dénoncer le fait que 20% des Québécois qui ont voté à gauche dans ce comté ne seront pas représentés à l'Assemblée Nationale à cause de l'absence de représentation proportionnelle.

Il suggère à la gauche l'action politique directe sans noter une turpitude antidémocratique du système actuel : le manque de représentation proportionnelle qui tue les partis alternatifs. Il persiste dans cette erreur d'appréciation, limitant l'action de la gauche à un spectacle « d'amphithéâtres climatisés ». Toute la presse alternative, les humanistes et universitaires de gauche appartiendraient au monde du « divertissement » ne pouvant envoyer de représentants à l'Assemblée Nationale. Il ne note pas non plus le vol du potentiel parlementaire des idées de gauche perpétré par le PQ qui s'affiche comme social-démocrate en période d'élections seulement. Un autre succès dérangeant qui le fait baver est le million d'exemplaires vendus de *L'horreur économique* de

Viviane Forester. Dans son simplisme culturel, il compare le tout à la « musique pop », une course au « tirage » qui n'apporte « aucune solution », dit-il, qui multiplie les imitateurs comme le Québécois Paul Chamberland (*En nouvelle barbarie*). Il en profite pour lancer un appel à la répression de la violence anticipée au Sommet des Amériques d'avril 2001, en la réduisant, toujours dans sa métaphore du spectacle, à un « combat extrême » du show de la gauche.

Cette dénonciation de la recherche du « tirage » et de la « léthargie intellectuelle » est paradoxale venant de *La Presse* qui habille les litaines séculaires de la droite en éditoriaux : État minimal, privatisation, déréglementation, défiscalisation, approbation acritique de la mondialisation, des fusions : en un mot, abandon de la société et de la civilisation à l'ordre spontané du marché. Toute une solution politique, l'euthanasie du politique !

Les succès de *L'horreur économique*, de Seattle, du 20% de Chartrand contre Bouchard et sa grosse machine ont des racines profondes, en plus du talent de leurs artisans. Si son maître lui laissait un minimum de jeu dans le collier, Roy aurait repéré le vrai sens de la série « Chartrand et Simone », qui n'est pas celle du simple « divertissement » d'une gauche devenue « cabotine » ; c'est plutôt justement une « parabole » de l'action de la gauche au Québec, de ceux qui se battent avec leurs seules convictions contre les moyens illimités des affairistes et des possédants, y compris ce moyen stratégique qui consiste à se payer un journal comme *La Presse* et ses éditorialistes. L'argent des banques a créé le Prix Nobel d'économie, les riches peuvent bien s'acheter du capital symbolique en habillant de la propagande en éditoriaux.

MICHEL BERNARD

Mon nom est personne !

Il fallait, pour mettre un terme à un débat vieux de huit siècles, qu'une sculpture soit érigée à Ottawa et que tant Jean Chrétien que la gouverneure générale Adrienne Clarkson soient présents à son dévoilement : les femmes, il ne fallait plus en douter, sont des personnes puisque la sculpture en question porte ce nom : Les femmes sont des personnes !

Voici une réponse fulgurante de nature à river le bec à ces trublions qui, à l'instar de Thomas d'Aquin, humble dominicain médiéval reconnu pour la légèreté de sa pensée et de son être, ont soutenu à l'encontre de toute évidence que les femmes ne pouvaient avoir d'âme et qu'en conséquence, elles pouvaient difficilement aspirer à porter ce beau titre de personnes.

Ce qu'on peut ignorer, croyant tout savoir.

Ainsi donc, cinq femmes de l'Alberta ont porté leur cause devant le Conseil privé de Londres, en 1284, afin d'obtenir le statut constitutionnel de personne, condition indispensable à une nomination au Sénat. Comment ignorer un moment aussi historique, on se le demande.

Mais quelle victoire, finalement !

En réalité, aucune victoire n'aura eu davantage d'effet sur la suite des choses que celle-là. À un point tel qu'aujourd'hui, à peu près personne n'échappe à l'obligation d'être une personne, à un titre ou à un autre. Passage obligé de la

politically correctness, la personne et son lot d'expressions empruntant résolument la légèreté de l'éléphant sont devenus encore moins incontournables que le roc de Gibraltar.

Recevant récemment une convocation, au demeurant fort civile, m'invitant à m'occuper de mes intérêts personnels, — ce que bien sûr personne ne peut prétendre faire mieux que moi — le libellé du dernier paragraphe m'a cependant

à personne, à personne qui soit enceinte surtout. Ou enceint ? Peut-être. Pourquoi pas. Le doute s'installe, insidieux.

Ce léger embarras se retrouve aussi dans ce mot de Victor Hugo : « C'était une personne — nous n'osons dire une femme — calme, austère. » Sans doute que ce vieux bouc se savait sur un terrain miné.

C'est ainsi que, par la faute d'un docteur angélique, nous nous retrouvons ballottés au cœur d'une situation pas très rose — ou encore trop rose, c'est selon —, où un féminisme mal digéré nous conduit à ce que Jean Chrétien et Adrienne Clarkson se voient obligés, pour que plus personne n'en doute, de dévoiler une sculpture de bronze qui affirmera dorénavant, contre vents,

marées et autres intempéries et pour les siècles à venir, que les femmes sont des personnes.

On savait le Chrétien de poids. Mais mettre ainsi un terme à un débat qui a déchiré l'humanité et fait croiser le fer à tant de théologiens chrétiens qui auraient pu, s'ils en avaient eu une, élever leur famille là-dessus, ce n'était quand même pas à la portée de toutes les personnes.

Que gloire lui soit donc rendue. Et que Thomas d'Aquin se le tienne pour dit, lira-t-on dans le *Hansard* pour la postérité.

MICHEL RIOUX



laissé bouche bée. L'invitation faisait état de « l'élection d'une personne représentante des personnes participantes inactives et d'une personne représentante des personnes participantes actives... »

On en conviendra, cette phrase, en elle-même, ouvre la porte à ce que s'installe une confusion génératrice d'incompréhension, ce qui, dans le domaine des relations humaines, est la dernière chose à faire. Surtout qu'elle s'ajoutait à un propos entendu quelques semaines plus tôt, dans lequel on faisait état de « programmes à l'intention des personnes enceintes... » Visiblement, l'auteur voulait s'assurer de ne faire de peine

Le monde se construit avec ce qu'on a dans la tête...

L'une des tâches les plus difficiles auxquelles se heurtent ceux qui construisent des robots « intelligents » est celle-ci : « Comment montrer à ces foutues machines quel stimulus de l'environnement est important pour eux ? ». En d'autres termes, comment expliquer à un robot laveur de vitre de ne pas frotter le truc carré où l'on voit un paysage parce que ce n'est pas une fenêtre mais bien un tableau d'un grand maître ?... Pas si simple.

« Il faut d'abord se rendre compte que nous évoluons dans un environnement d'une richesse et d'une complexité inouïe », explique Jordan Peterson, chercheur à l'Université de Toronto. « Cette complexité est telle, poursuit le chercheur, que nous ne pouvons avoir accès consciemment qu'à un sous-ensemble très restreint de cet environnement. Et en plus, ce sous-ensemble n'émane pas directement de l'environnement, mais est en grande partie une construction du sujet ! »

« Ben voyons donc », rétorque le Gros-Bon-Sens dans le fond de la classe. « Si je vois un canard dans votre journal, c'est parce qu'il y a un canard en face de moi, et rien d'autre. » Ah oui ? Et si c'était un lapin ?...

Ne voir qu'un canard dans pareil dessin, voilà un bel exemple de projection de notre mental sur l'environnement : notre cerveau est un grand paresseux : il a tendance à extraire du chaos qui nous entoure que des formes qui lui sont familières. Les seules choses que notre conscience perçoit sont celles qui font sens pour elle à cet instant. Ce sens est appris au fil du temps. Cela signifie que pour être efficace dans cet environnement archi-compliqué qui est le nôtre, on doit en négliger plusieurs aspects possibles !



Jordan Peterson rapporte une expérience qui montre à quel point on peut être aveugle aux changements de notre environnement quand les choses qui s'y modifient n'ont pas d'importance pour nous à ce moment.

Un étudiant en aborde un autre et lui demande immédiatement son chemin en lui présentant une carte du campus universitaire. Pendant que le passant essaie de lui expliquer le chemin, deux complices transportant une grande toile passent entre les deux personnes. Pendant le court laps de temps où l'étudiant qui a demandé son chemin disparaît derrière la toile, il est remplacé par un complice. Or quand la toile a fini de passer, la majorité de ceux qui se font demander le chemin ne remarquent même pas le changement de personne !

Comment est-ce possible ? Comme les passants sont-ils absorbés immédiatement par une question ? Pourquoi ce qui importe pour eux est de comprendre la carte pour bien expliquer le chemin au point de négliger tout le reste ?

Jordan Peterson vient de publier *Maps of Meaning*, un ouvrage magistral où il montre entre autre comment les grandes représentations mythologiques qui ont traversé l'histoire cherchent à donner du sens à ce chaos insupportable. Il explique aussi comment le discours sémantique oriente nos motivations et permet d'extraire des objets de cet environnement d'une richesse indéchiffrable pour le moindre robot.

Donner une signification subjective à quelque chose, c'est donc lui donner force d'existence. Pas mauvais de garder ça à l'esprit puisque c'est une lame à deux tranchants.

D'une part, c'est ce qu'essaient de faire les grands magouilleurs de ce monde grâce à leurs entreprises médiatiques tentaculaires : présenter sans relâche la libéralisation des marchés, la privatisation et la mondialisation comme quelque chose d'inexorable pour l'amener à exister ainsi dans la tête des gens. Autrement dit, élever à l'état de grand mythe ce qui n'est que basse imposture.

D'autre part, ça nous montre à quel point il est important d'écrire et de débattre des alternatives au discours dominant. Car avant d'exister dans la réalité, le revenu de citoyenneté, le scrutin proportionnel ou l'économie participative doit d'abord exister dans l'esprit de chacun de nous. Alors seulement pourrions-nous les discerner du bruit ambiant comme étant significatifs et nécessaires...

BRUNO DUBUC

Jordan Peterson, *Maps Of Meaning: The Architecture Of Belief*, Routledge, New York, 1999.

NOAM CHOMSKY
Le Nouvel Humanisme militaire
Leçons du Kosovo

VIENT DE PARAÎTRE
Noam Chomsky
Le Nouvel Humanisme militaire
Leçons du Kosovo

« L'ouvrage est certainement l'un des plus percutants de la longue série des écrits politiques de l'auteur. Il développe une argumentation d'une grande efficacité non seulement contre la guerre du Kosovo, mais aussi et surtout contre ce "droit d'intervention" que s'arrogent les puissances les plus riches de la planète. » — *Le Monde diplomatique*

336 pages • 21,95\$
ISBN 2-921561-52-2 • DIFFUSÉ PAR DIMÉDIA
DISPONIBLE EN LIBRAIRIE OU PAR LA POSTE
À L'AIDE DU BON DE COMMANDE CI-DESSOUS

écosociété
À CONTRE-COURANT

✂

⊗ Veuillez me faire parvenir
Le Nouvel Humanisme militaire
21,95\$ + 4,00\$ de frais de poste
+ 1,82\$ de TPS (7%) = 27,77\$

Nom : _____
Adresse : _____
Ville : _____ Code postal : _____
Tél. jour : _____ Tél. soir : _____

CI-inclus, un chèque ou mandat-poste de 27,77\$. Faites parvenir ce bon de commande avec votre paiement à :
Les Éditions Écosociété, C.P. 32052, succ. Les Atriums, Montréal (Québec) H2L 4Y5



Le petit observatoire des médias Le conseil de sécurité de l'ONU a pris position dans le conflit au Moyen-Orient

Depuis quelques semaines, les territoires occupés sont le théâtre d'une horrible guerre qui a fait, au moment où j'écris ces lignes, plus d'une centaine de victimes et des milliers de blessés, l'immense majorité dans le camp palestinien. Ceci, au moins, est connu.

Mais dans une situation aussi explosive et complexe que celle-là, il est crucial que les médias offrent une vue complète, exhaustive et idéalement non partisane des faits. Qu'en est-il ?

On peut l'affirmer hors de tout doute raisonnable : un examen attentif de la couverture offerte par les grands médias américains des événements dans cette région du monde, cet examen pouvant s'étendre sur plusieurs décennies, constitue à lui seul un terrible réquisitoire contre la servilité des grands médias aux intérêts dominants, contre leur aveuglement et leur lâcheté.

Mais qu'en est-il chez nous ? Nos médias font-ils aussi mal que ceux de nos voisins ?

Seul un examen attentif et méthodique des faits permettrait de répondre avec un peu d'assurance à ces questions. En attendant, on peut néanmoins remarquer que certaines des plus contestables présuppositions de l'analyse de la situation proposée par les grandes entreprises de média américaines sont couramment admises ici.

Les États-Unis sont ainsi de manière massivement prévalente présentés comme de bienveillants intermédiaires, calmes, posés, rationnels, en appelant à la cessation des violences irrationnelles

commises par les deux partis. La définition même de ce qu'on nommera le « processus de paix » est d'ailleurs précisément ce que les États-Unis sont en train de faire au moment X, quel que soit X et peu importe ce qu'ils font.

Si ce qui précède est exact, on pourra s'attendre à ce que des informations qui portent trop directement atteinte à cette image autoglorificatrice soient volontiers escamotées. Je pense que l'examen de la couverture au Canada de la situation au Moyen-Orient vérifierait largement cette prédiction.

Dans le cadre des récents événements, cette hypothèse a reçu une nouvelle confirmation.

Israël est l'un des principaux bénéficiaires de l'aide américaine et notamment de l'aide militaire. Le pays est également un fort important client de l'industrie militaire américaine. Ces informations ne font pas volontiers les premières pages, mais elles mériteraient d'être rappelées. Surtout lorsque se produisent des ventes d'armes qui sont directement liées à une situation que l'on cherche, supposément, à examiner et comprendre. Si on accorde cela, on conviendra sans doute que dans la guerre actuellement en cours au Moyen-Orient, il n'était pas sans intérêt de signaler l'achat, début octobre, par l'Armée de l'air israélienne et au coût de \$525 millions US, de 35 hélicoptères militaires Blackhawk [voir : le quotidien Ha'aretz, 3 octobre 2000]. De le signaler et d'en tirer les éventuels enseignements - chacun peut aisément le faire seul, il va sans dire, et ceci explique d'ailleurs peut-être par-

tiellement cela. Disons simplement qu'un rapport d'Amnistie Internationale à peu près entièrement passé sous silence condamnait ces ventes d'hélicoptères « destinés à violer les droits humains des Palestiniens ».

Il ne s'agit que d'un exemple, sans doute. Mais ce fait, qui ne trouve pas sa place dans le tableau convenu, n'a nulle part chez nous été rapporté.

Dans le cadre généralement convenu pour discuter des événements au Moyen-Orient, il y a bien d'autres faits qui trouvent mal leur place et qui sont donc largement écartés. Les résolutions de l'ONU figurent ici très haut en tête de liste. Les résolutions de l'ONU, expression de convictions de représentants de la communauté internationale, sont donc bafouées, ignorées, méprisées, les États-Unis se faisant en outre les champions de l'exercice de leur droit de veto. Cette histoire est bien connue. Mais lorsque les États-Unis eux-mêmes se contentent de s'abstenir sur une résolution unanimement acceptée et condamnant Israël ? Le silence complet est alors impossible, du moins de ce côté de la frontière. Mais le traitement de la nouvelle, on peut le prédire, sera sans commune mesure avec sa portée et sa signification.

À preuve, cette résolution adoptée le 7 octobre dernier par le Conseil de sécurité des Nations Unies laquelle n'a jamais reçu dans les grands médias écrits francophones - là où j'ai vérifié - la couverture qu'elle méritait.

Le Couac ne pouvait vous laisser dans l'ignorance de cet important document.

Voici donc des extraits du texte de la résolution 1322 (2000) adoptée à l'unanimité (moins l'abstention des États-Unis) par les 14 autres membres du Conseil de sécurité de l'ONU le 7 octobre.

Le Conseil de sécurité,

[...]

1. Déploie l'acte de provocation commis le 28 septembre 2000 au Haram-al-Charif à Jérusalem, de même que les violences qui y ont eu lieu par la suite ainsi que dans d'autres lieux saints, et dans d'autres secteurs sur l'ensemble des territoires occupés par Israël depuis 1967, et qui ont causé la mort de plus de 80 Palestiniens [NDLR : plus de 130, maintenant] et fait de nombreuses victimes.
2. Condamne les actes de violence, particulièrement le recours à la force contre les Palestiniens, qui ont fait des blessés et causé des pertes en vies humaines.
3. Demande à Israël, puissance occupante, de se conformer scrupuleusement à ses obligations juridiques et aux responsabilités qui lui incombent en vertu de la quatrième convention de Genève relative à la protection des personnes civiles en temps de guerre, en date du 12 août 1949.
4. Exige que les violences cessent immédiatement et que toutes les mesures nécessaires soient prises pour faire en sorte que cessent les violences, que n'ait lieu aucun nouvel acte de provocation, et que s'opère un retour à la normale d'une manière qui améliore les perspectives du processus de paix au Moyen-Orient.

RAYMOND-LA-SCIENCE
BAILLARGEON.NORMAND@UQAM.CA

Chomsky et McChesney Petit manifeste pour une nouvelle résistance

« Dès que l'on s'élève, on règne sur des hommes, non sur des choses, et l'on a à considérer non pas les lois des choses, mais la marche des passions. » Le philosophe Alain poursuivait son analyse des pouvoirs en qualifiant ceux qui nous gouvernent, ceux qui forment l'élite de notre société, de médiocres. Médiocres dans l'ordre des choses qu'ils supervisent, on s'entend. Par contre, « tous sont supérieurs dans l'art de tromper ».

C'est cette même tromperie élevée au rang de véritable art, cette manipulation d'un public confiant et à bien des égards trop crédule que dénoncent Chomsky et McChesney dans *Propagande, médias et démocratie*.

Tout au long de cet essai, les auteurs procèdent au démentèlement des mécanismes de manipulation de l'information véhiculée au grand public à travers les canaux de diffusion les plus courants. Télé, radio, journaux, internet, aucun média n'est laissé de côté. Véritables autoroutes de l'information, le droit d'accès s'y monnaie cher mais une fois entré dans le circuit, une fois rejoint le groupe de dirigeants, d'immenses moyens sont déployés pour définir le tracé de la voie menant à la « fabrication du consentement ».

Le gouvernement et le milieu des affaires marchent main dans la main, avec la complicité de la presse dont ils sont en grande partie les propriétaires, pour triturer, déformer et dénaturer l'information véhiculée au public. Entourée d'une poignée de spécialistes, véritables adjutants de la pensée regroupés sous le terme plus noble de « relations publiques », cette élite porte le plus grand soin à la création d'« illusions nécessaires » pour que la

majorité des gens adhèrent à leur façon de penser, et par là-même servent leurs intérêts. Sur l'autel du profit, l'intérêt public est sacrifié au nom de l'intérêt particulier des propriétaires et des annonceurs.

Ainsi, pour Chomsky et McChesney, si le mythe d'une presse libre est encore bien vivant, la réalité de la Démocratie est, quant à elle, profondément affectée par la main-mise d'un oligopole qui domine tous les secteurs de l'industrie des médias aux États-Unis.

Mais c'est justement sur ce point que l'analyse des auteurs montre des faiblesses. Si cet ouvrage est extrêmement bien documenté, les exemples choisis parlants, l'interprétation qui en est faite est quelque peu démagogique. Car qui a dit que la Démocratie était une donnée bien définie ? La Démocratie n'existe point par elle-même et, tout comme la Liberté, elle doit toujours être reconquise, car c'est le propre de celui qui détient le pouvoir d'en vouloir toujours plus. Et « l'élite, parce qu'elle est destinée à exercer le pouvoir, est destinée aussi à être corrompue par l'exercice du pouvoir. [...] La Démocratie serait donc, à ce compte, un effort perpétuel des gouvernés contre les abus du pouvoir » disait Alain.

Ébranler l'ordre établi, monter à la société la pente dangereuse sur laquelle elle glisse presque de manière insouciance est important. C'est pourquoi l'essai de Chomsky et de McChesney mérite d'être lu. Mais le raisonnement des auteurs reste limité. L'analyse de Chomsky en particulier pâtit d'un sensationnalisme accompagné d'une attitude fausse-

ment courroucée. En sortant quelque peu de son côté événementiel, factuel, en conceptualisant son raisonnement et en synthétisant son analyse, celle-ci aurait gagné en force. Car finalement que nous dit Chomsky ? Que ce que nous transmettent les médias ne relève plus ou de très loin de l'information mais bien plus de la communication, et que la vigilance ne se délègue pas. « Si vous ne pensez point, les gouvernants ne penseront guère. Si vous ne résistez pas, ils n'inventeront point » disait encore Alain.

Ainsi, lisez *Propagande, médias et démocratie*, de Noam Chomsky et de Robert McChesney, c'est très instructif. Je vous conseille aussi le tout dernier ouvrage de Chomsky intitulé *Le Nouvel Humanisme militaire, Leçons du Kosovo*, qui bénéficie d'une critique des plus élogieuses, notamment de la part du *Monde diplomatique*.

Mais surtout, lisez « Propos sur les pouvoirs » d'Alain, c'est essentiel. C'est à lui que revient ces derniers propos qui pourraient aussi bien être adressés à tous ceux qui détiennent un certain pouvoir sur nos sociétés :

« Oui, mon cher ambitieux, vous serez roi et vous ne serez point sot, pourvu que nous soyons vigilants. Et vous sourirez à ce peuple difficile. »

AUBE RIBIS

Noam Chomsky,
Robert W. McChesney,
*Propagande, médias
et démocratie*
Écosociété, Montréal, 2000

Noam Chomsky, *Le nouvel humanisme militaire*, Écosociété, Montréal, 2000



Scully, le retour

TV5 annonce le retour de Robert Guy Scully dans une émission intitulée Bibliotheca. Le « journaliste » y « présente des entrevues avec de grands écrivains », explique le communiqué.

Au programme, les romanciers Paul Desmarais, Jean Chrétien et Sheila Copps ?

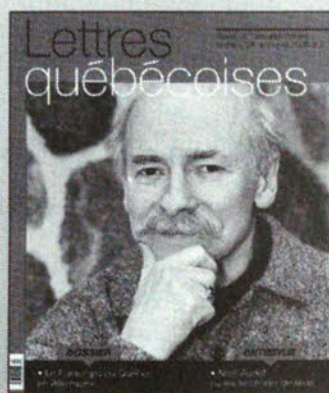
Lettres québécoises la revue de l'actualité littéraire



Recevez en prime

Larry Volt
de Pierre Tourangeau
(valeur 16 \$) avec un abonnement
d'un an à *Lettres québécoises*

1 AN / 4 NUMÉROS (T.T.C.)	
Individu	Institution
Canada 20 \$	Canada 25 \$
Étranger 25 \$	Étranger 30 \$
2 ANS / 8 NUMÉROS (T.T.C.)	
Individu	Institution
Canada 35 \$	Canada 45 \$
Étranger 45 \$	Étranger 55 \$
3 ANS / 12 NUMÉROS (T.T.C.)	
Individu	Institution
Canada 50 \$	Canada 70 \$
Étranger 70 \$	Étranger 80 \$



Entrevue : Noël Audet

NOM _____
 ADRESSE _____
 VILLE _____
 CODE POSTAL _____ TÉL. _____
 CI-JOINT CHÈQUE MASTERCARD VISA
 NO _____ EXP. ____/____
 SIGNATURE _____ DATE _____ 99

RETOURNER À : LETTRES QUÉBÉCOISES
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-95-18 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel : xyzed@mblink.net



« Mange d'la marde »

Elle est enfin morte, la vieille pourriture. Elle pourra désormais régulariser sa situation et continuer de pourrir en paix. Et nous, nous sommes toujours en vie. « Mange d'la marde », c'est bien ce qu'il criait, le monsieur, à Frank Diterlizzi, ce génial anarchiste des grévistes de Lapalme.

« Vive nos chaînes », hurlent les pleureuses professionnelles de l'information, à la Première Chaîne, à la Deuxième Chaîne, à la Chaîne culturelle. « Quel grand homme » reprennent, en chœur, les journalistes engagés par les gazettes officielles du régime. « Un grand personnage », répètent, des sanglots préfabriqués dans la voix, les amuseurs publics et les putes médiatiques. « Un grand penseur. »

Un petit avocat de province, capable d'aligner deux idées de suite, n'importe lesquelles, dans l'ordre ou dans le désordre peu importe, ça les impressionne beaucoup, ce ramassis de deux de pique. Un fils de mômaman, éduqué chez les Jésuites, armé d'un diplôme universitaire britannique, descendant du grand boss du Parc Belmont, et capable de placer une citation latine dans un discours électoral, y'a pas à dire, ça en impose. Et ils vous fabriquent « un grand intellectuel » ou « un immense savant » en deux coups de cuillère à pot, entre « La Furber » de Véronique Cloutier et les « Nouvelles du sport ». Pensez donc, un professeur, c'est pas rien. Professeur de droit, c'est encore mieux.

Après « le show des Olympiques », (nos Canadiens, mes Canadiens, vos Canadiens, mur à mur) et avant le « show du Canada, une Histoire populaire » (tes Canadiens, ses Canadiens, leurs Canadiens), Rabinovitch, président de Radio-Vichy, nous organise le « show Trudeau » (un grand Canadien, un très grand Canadien) pour remplir les temps morts. Une véritable indigestion de Sheila « Flag » Copps.

Un homme sûr que ce Rabinovitch, un ancien de la Fondation Bronfman qui recyclait l'argent sale de Patrimoine Canada dans les « Minutes du patrimoine ». Avec Claude Saint-Laurent, à l'information et à la propagande, responsable des grosses « Minutes du Patrimoine de l'histoire populaire », on sait à quoi

s'en tenir. C'est clair. C'est ce même Saint-Laurent qui a muté aux chiens écrasés Normand Lester, qui enquêtait justement sur le scandale des « Minutes à Bronfman ».

Mais revenons au « show Trudeau ». « Un grand penseur qui assimilait le nationalisme au tribalisme, au fascisme, au nazisme », affirment-ils le plus sérieusement du monde en décrivant ce dangereux gauchiste de la Champlain Oil recyclé en chef du Liberal Party of Canada. Nous prenons vraiment pour des caves, ces carriéristes qui pensent en rang. En fait, le seul nationalisme qu'il détestait, c'était celui de son propre peu-



Le Mont Trudeau... mon cul !

ple, le nationalisme québécois. Car c'est lui, Trudeau, qui créa de toutes pièces le nationalisme canadien avec son castor, sa police montée, sa reine anglaise, son bœuf de l'ouest, son stam-pede de Calgary, son hymne grato-tonesque, ses ponts-bridges, son folklore ukrainien, ses fours à pains d'expression francophone, ses juges à perruque ridicule, son cirque parlementaire, ses anglaises d'Ottawa, ses tulipes et ses cornemuses à chier.

Son nationalisme à lui n'était pas ethnique, mais multi-ethnique, un nationalisme à la yougoslave ou à la soviétique, communisme en moins. Il aurait été à l'aise à la tête de l'Empire auto-hongrois, le Prince. Son supposé anti-nationalisme ne servait en fait qu'à masquer son nationalisme de Montagnes Rocheuses, outil essentiel à la survie de l'Empire, à la survie du système d'exploitation néo-colonial canadien.

« Cet homme incarnait la raison face aux nationalistes québécois qui ne savent qu'attiser les passions », entonnent les chiens savants, avec une belle unanimité. Tu parles, Charles. Assez comique pour un politicien qui a construit sa carrière sur l'hystérie collective de la trudeumanie.

Les médias qui adoraient ses pitreries transformèrent ce contemporain des Beatles et des Rolling Stones en premier ministre de *show business*. Le degré zéro de la politique-spectacle. Car il avait quand même du talent, ce spécialiste du déguisement. Un acteur médiocre, mais cabotin hors pair, quoique fort risible. Regardez les albums de photos souvenirs. Il visite l'Inde déguisé en fakir, se promène à Saint-Pierre et Miquelon en chandail rayé et foulard de titi parisien autour du cou. Ne manquent que l'arrordéon musette, le bérêt et la baguette dans le cul. Il rencontre Fidel en costume mi-safari, mi-guérilla du Château, fait du canot costumé en coureur des bois de Disneyland, botte le ballon de la Coupe Grey avec sa cape de Dracula et son chapeau de mafioso gaglianesque. Un sens du « timing » remarquable. On le voit en marin-pêcheur, en pilote de chasse, en esquimau congelé, en capitaine à la Réal Caouette, en play-boy de télé-série cheap, en moine tibétain avec Jacques Hébert, en socialiste à voiture sport, etc. Aussi subtil et discret que Dupont et Dupond. En toutes circonstances.

Même dans sa tombe, il gardera le sens du spectacle. On le déguisera en « grand homme d'État », puis en drapeau canadien dans une jolie boîte en bois, portée par six grosses polices en rouge. Quelle fin magnifique. Son fils spirituel Jean Chrétien se prépare même à le déguiser pour l'éternité en montagnes Rocheuses. Le Mont Trudeau. Mon cul.

Finalement, pour ceux que la propagande de Radio-Vichy commence à incommoder sérieusement, je vous propose la lecture du livre de mon ami Simard. Contrairement à ce que peut en penser Marie-France Bazzo ou la blonde à Martineau, il ne s'agit pas d'un roman.

PIERRE FALARDEAU

Pierre Elliott Trudeau, « La province de Québec au moment de la grève », *La grève de l'amiante*, Montréal, Éditions du Jour, 1970.

Francis Simard
Pour en finir avec Octobre,
Agone/Coméau
& Nadeau, 2000

Denis Vanier (1949-2000)

Entre spasmes et accalmie

Même pour ceux qui aiment et fréquentent passionnément la poésie, il demeure des œuvres qui produisent l'effet d'une bombe dévastatrice et dont le commerce ne peut alors être qu'homéopathique. Pour nombre de ses lecteurs, l'œuvre de Denis Vanier est très certainement de celles-là.

L'homme produit le même effet que ses écrits. À la traditionnelle question « Pourquoi écrivez-vous? », Vanier répond sans hésiter : « Pour ne pas tuer ». Le ton est donné et les surréalistes eux-mêmes seraient peut-être restés sans voix.

Ses recueils, qui oscillent entre la piété et la révolte absolue, sont traversés d'images picturales et poétiques souvent insupportables et dans lesquelles le thème de la souffrance est récurrent et quasi-obsessionnel. Vanier n'en fait pas mystère : « La souffrance me réveille », confie-t-il. On sait bien alors qu'il n'ignore rien de l'ambiguïté de la formule : la souffrance le réveille, la nuit, comme il me le confiera ; mais la souffrance est aussi un révélateur, une éveilleuse et aiguilleuse de conscience.

L'œuvre de Vanier peut ainsi être décrite comme un long travail poétique sur la souffrance, une souffrance qui serait tout à la fois, et étrangement, désir et beauté. Les drogues, l'alcool, tous les excès et toutes les fureurs de la démesure jalonnent aussi cet appel des gouffres où se mêle encore ce qu'on ne peut manquer de percevoir comme une tentative désespérée de purification et d'absolu.

Une telle œuvre a suscité bien des commentaires, bien des gloses et bien des interrogations. Mais de tout cela, Vanier semble se moquer.

Alors, monsieur Vanier, vous seriez un descendant du surréalisme, comme le veulent certains ? « Pourquoi pas hyperréaliste. Et puis, y a-t-il même assez de réalité pour s'acharner? », rétorque-t-il.

D'autres ont évoqué l'aventure rimbaldienne pour expliquer votre œuvre. Le poète se fait alors

cinglant : « Rimbaud, c'est un p'tit cul qui aurait aimé s'expliquer avec l'académie. Moi je m'en fous de l'académie. »

Revenant sur ces critiques qui lui consacrent des travaux, Vanier glisse : « Je vais te dire quelque chose que je n'aime pas beaucoup dire : qu'on écrive sur moi, c'est la moindre des choses. Ça fait trente ans que j'écris et j'ai beaucoup écrit. Et puis il faut aussi le rappeler : il s'est écrit bien peu de choses sur moi, tout compte fait. Je suis sur le bien-être social moi, et pour vivre je vends des souvenirs. J'ai vendu tout ce que j'avais ici, des tas de livres, de revues, de documents, de manuscrits. Tout un pan de l'histoire de la littérature et de la poésie québécoises. »

Vanier reste sur ses gardes. Il prévient son lecteur : surtout ne pas se laisser atteindre par ce qu'il écrit, par ces images insupportables. « Si mes textes vous touchent, vous affectent, ça ne devrait pas. Ce ne sont pas les textes d'un homme normal. En écrivant, je vous l'ai dit, j'espère seulement ne pas tuer. Je ne suis rien. J'attends. J'attends que le vent sous une robe dépose son odeur sur l'univers. Existe-t-il un langage puant comme une bombe et qui laverait tout? »

Cette vie tout entière consacrée à l'écriture et à un long travail intérieur, cette existence insurrectionnelle et plongeant dans les abîmes tout en étant celle d'une douloureuse ascèse, cette recherche suffocante de pureté et de purification, tout cela a entraîné plus d'un commentateur à rapprocher l'itinéraire de Vanier de celui de la mystique. Paradoxe intenable que celui qui ferait de Vanier une manière de croyant athée? Je lui arracherai ceci, finalement : « Croyant-athée? Ça ne serait pas si bête, au fond. Si j'écris, si je pense et si je médite, c'est uniquement parce qu'il y a un conflit en moi, un conflit qui va au commencement du monde. Le chrétien dit qu'il faut respecter le corps, moi je dis qu'il faut le changer et lui garder la vie. »

NORMAND BAILLARGEON

Du fond de mon arrière-pays

AU-DELÀ DU TRAGIQUE

En attendant l'autobus qui doit me ramener dans l'arrière-pays, j'ai quelques heures à tuer. Je vais donc m'asseoir sur ce banc du Carré Saint-Louis comme je fais tout le temps quand je n'ai plus rien à bretter dans Montréal. C'est dans le Carré Saint-Louis que j'ai rencontré pour la première fois Jacques Ferron, puis Michel Tremblay et André Brassard qui traversaient le parc pour se rendre chez Jacques Hébert dont la maison d'édition logeait un peu plus bas sur la rue Saint-Denis. Ce jour-là, Michel Tremblay y lançait *Contes pour buveurs attardés* mais je n'avais pas reçu le rituel carton d'invitation et je restai là où j'étais, assis sur mon banc devant la fontaine.

Quand je viens pour traverser la rue devant l'Institut de l'Hôtellerie, je me retrouve nez à nez avec Michel Tremblay. Nous ne nous sommes jamais fréquentés bien que nous ayons eu souvent les mêmes amis, le même éditeur et le même réseau de relations. Nous lisons tout ce que l'autre écrit mais restons toujours sur notre quant-à-soi pour en parler peut-être parce que tout le monde en dit n'importe quoi, ce qui est généralement le signe que c'est mal lu, pour ne pas dire que ça ne l'est pas du tout.

Le romancier chez Michel Tremblay a souffert du grand succès qu'il a connu au théâtre : on a lu les *Chroniques du Plateau Mont-Royal* comme si elles avaient été des ersatz de son grand œuvre pour la scène. Ça doit expliquer pourquoi la critique n'a toujours fait que tourner autour des six livres constituant les *Chroniques du Plateau Mont-Royal*, sans se donner la peine d'entrer vraiment dedans. Pourtant, les romans de Tremblay, malgré que les personnages y sont souvent bavards pour pas grand-chose, méritent d'être relus avec attention. Ils portent en eux le constat le plus douloureux que je connaisse sur l'échec du Québec contemporain à se percevoir autrement que comme schizophrène, hystérique et sans devenir.

La tribu de la grosse femme habite la rue Fabre, non loin du Parc Lafontaine, dans ce qu'on considère encore comme le cœur de Montréal. Quand ça commence, on en est au milieu de la Deuxième Grande Guerre, de quoi nous faire comprendre

Si Gratien Gélinas a été le grand dramaturge du régime duplessiste et Marcel Dubé celui de la Révolution tranquille, Michel Tremblay est le chantre par excellence du règne bourassien.

les curés, les hommes ne sont pas nombreux à se manifester sur le Plateau. Les femmes ressemblent toutes à Moman Plouffe, ce puissant archétype de notre littérature : elles sont grosses, généralement mariées à un petit faiseur qui joue de l'égoïne, boit de la bière et voit dans les farces cochonnes et plates qu'il raconte, la seule réussite de sa vie. Les femmes torchent les enfants plus qu'elles ne les aiment. Elles n'ont de vie que lorsqu'elles tricotent, mangent et vont applaudir la Poune au théâtre du burlesque.

Ça ne peut pas faire des rejetons bien forts et aucun d'eux ne l'est dans les *Chroniques du Plateau Mont-Royal* : à force de vendre des chaussures, Édouard en devient une lui-même, Marcel fuit le gros corps qu'il a en ne devenant plus qu'une toute petite tête chercheuse de rêves qu'il ne peut assumer, préférant à tous ses devenirs possibles la fuite par derrière, dans le monde disloqué de la folie. Pour les filles, la réalité est aussi sordide : Pierrette, Thérèse et Simone n'échappent au désastre du Plateau Mont-Royal qu'en se faisant prostituées ou lesbiennes. Elles seront les championnes des bingos, des loteries, des jeux de hasard et de toutes les drogues qui, par l'absurde, les rendent habitables.

Ce sont ces grands malheurs-là que l'on trouve dans les *Chroniques du Plateau Mont-Royal*. Toute une tribu y est devenue obèse et accepte de n'être plus que la laideur de tous les autres peuples, que la souffrance dérisoire de tous les autres peuples, que le désespoir égocentrique de tous les autres peuples. Une telle société ne peut que devenir une nation de travestis et de tantes follettes comme l'est Édouard ou violentes comme le sont entre elles Cuirette et Hosanna. Se travestir, c'est se transformer en revêtant un aspect mensonger qui défigure et dénature. On pourrait même dire que c'est vouloir se nier pour se donner l'illusion, par le costume, le maquillage et la perruque, de pouvoir voler son âme à l'autre, de la cannibaliser afin de remplacer celle qu'on a perdue.

Seul le présent égoïste a ainsi un peu de réalité et cette réalité-là est un cauchemar de sentiments débilissants puisqu'il ne stigmatise que la viande qu'on a en trop, que la simple épaisseur d'un corps privé d'esprit. Une fois enfoncé là-dedans comme le sont tous les personnages des *Chroniques*, impossible d'en sortir. On ne peut que devenir plus obèse, plus schizophrène et plus hystérique encore. Ce n'est pas pour rien si dans les douze cents pages de l'œuvre de Tremblay, le mot politique ne s'est pas écrit une seule fois : le corps comme territoire dévasté ne peut ni ne veut s'ériger en conscience politique. Il lui faudrait s'assumer dans un acte d'intelligence. Trop gras et trop complaisants dans cette graisse considérée comme la seule beauté possible, les personnages de Tremblay sont en ce sens-là même bien au-delà du tragique : ils symbolisent le refus du sur-moi, de la volonté de puissance et de l'indépendance agissante.

Si Gratien Gélinas a été le grand dramaturge du régime duplessiste et Marcel Dubé celui de la Révolution tranquille, Michel Tremblay est le chantre par excellence du règne bourassien : une robe plutôt qu'un pantalon, un trou du cul plutôt qu'un phallus, une soi-disant souveraineté culturelle en guise de fourchette pour des corps obèses privés d'intelligence. Si Tremblay devait avoir raison par-devers ce qu'il nous dit dans ses *Chroniques*, même le capitaine Achab n'y pourra rien : le Québec possible est déjà loin derrière nous, sur cette scène du gras théâtre burlesque de Madame Poune et consœurs, toutes encore bien vivantes sur nos écrans de télévision. N'émoussez pas votre esprit, qu'ils disaient pourtant. Enragez-le plutôt. Vivement les électrochocs !

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

Michel Tremblay, *Chroniques du Plateau Mont-Royal*, Leméac, 2000.